

ESSAIS & NOTICES

COMMENT LES PEUPLES DEVIENNENT LIBRES.

Au moment où je publiais ici même une étude dans laquelle j'essayais de montrer que le protestantisme est plus favorable que le catholicisme à la liberté et à la prospérité des peuples, M. André Albespy faisait paraître un important ouvrage où il arrivait à la même conclusion en examinant sans parti pris les faits de l'histoire depuis le xv^e siècle. Son livre porte le titre même reproduit en tête de cette notice. On comprend avec quel serrement de cœur un Français doit aborder cette question. « Nous nous la sommes posée, dit M. Albespy, en voyant tous les efforts tentés vainement par le peuple français pour obtenir la liberté dont jouissent certains peuples des deux mondes. A quoi tiennent notre infériorité et notre impuissance ? Sommes-nous condamnés irrévocablement à nous consumer en vains regrets, en vaines aspirations, en luttes sanglantes et stériles ? Est-ce un défaut irrémédiable de notre race, de notre caractère ; ou bien notre sort est-il en nos mains et dépend-il de nous de le fixer et d'atteindre le but de notre légitime ambition ? La question ainsi posée nous amène à rechercher comment certains peuples des deux hémisphères sont devenus libres et pourquoi l'Angleterre, la Hollande, la Suisse sont plus libres que l'Allemagne et moins libres, sous certains rapports, que les États-Unis d'Amérique ? » On ne peut mieux poser ce grand et inquiétant problème dont la solution contient le secret de nos destinées.

Voyez la France : est-il un pays plus favorisé sous tous les rapports ? Son territoire s'ouvrant sur trois mers est d'une fertilité admirable ; il jouit d'un climat délicieux ; il produit en abondance tous les fruits de la zone tempérée. La race française a toutes les qualités qui font un grand peuple : génie des arts, des lettres et des sciences ; bravoure incomparable, aptitude rare à

tous les travaux, esprit d'ordre et d'économie; conception rapide, déduction logique, don de l'éloquence à un plus haut degré que toutes les autres nations. Comment se fait-il qu'un peuple si parfaitement doué n'arrive pas à fonder un régime politique en rapport avec ses besoins et avec ses aptitudes? Comment expliquer qu'après de si héroïques efforts, secondés par toute une légion d'hommes éminents pendant tout un siècle, il ne puisse conquérir la liberté, et qu'il retombe toujours sous le joug d'un maître? M. Albrespy explique ce fait extraordinaire en montrant, l'histoire à la main, que le catholicisme a eu partout les mêmes effets depuis qu'il est devenu, après le *xvi^e* siècle, le type, l'école et le foyer du despotisme. Au contraire, les peuples qui ont secoué le joug de Rome ont établi la liberté politique en même temps que la liberté religieuse.

Nous voyons clairement en Belgique, en ce moment même, comment le catholicisme empêche les institutions libres de prendre racine. Nous avons une Constitution qui résume et consacre toutes les libertés dont la Réforme a doté l'Angleterre et les États-Unis. Nous en jouissons depuis quarante ans; mais le clergé catholique veut être le maître absolu; il prétend s'emparer de l'enseignement et dicter ses lois aux pouvoirs civils. A cet effet, il s'empare des populations rurales et, au moyen de leurs votes, il arrive à gouverner l'État. Il n'ose pas encore mettre au ministère des hommes selon son cœur; mais il prépare les jeunes générations à les acclamer ou tout au moins à les supporter. D'autre part, les grandes villes restent encore dévouées au libéralisme. On arrive de cette façon à cet antagonisme si périlleux entre les villes et les campagnes qui menace d'aboutir à une guerre civile ou à une révolution. Si les villes étaient soumises au clergé comme le sont les campagnes, on aurait une situation normale: ce serait une théocratie papale solidement établie. Si, au contraire, les campagnes étaient émancipées comme les grandes villes, ce serait encore une situation régulière; on aurait la liberté comme en Angleterre. Aujourd'hui, la discorde est partout. Le gouvernement catholique, même aux mains de ministres très modérés et très prudents, nous conduit néanmoins à ce double péril d'une lutte intestine et d'une guerre extérieure. C'est exactement la situation de la France, qui a été jetée dans la guerre avec la Prusse par l'ultramontanisme et qui aurait la guerre civile et une nouvelle guerre avec l'Allemagne, si elle tombait aux mains des légitimistes.

Les faits contemporains confirment et éclairent ainsi les faits historiques.

Comment donc sauver les peuples catholiques? M. Albrespy n'ose pas dire nettement ce qu'il pense à ce sujet. Il craint soit l'intolérance de ses compatriotes, soit les sévérités du gouvernement. Il parle en termes éloquents mais vagues d'un retour à l'Évangile. En Belgique, certaines personnes arrivent aux mêmes conclusions que M. Albrespy, mais elles les expriment avec plus de décision et de clarté. C'est ainsi que dans un journal satirique qui d'ordinaire ne combat le parti clérical qu'avec l'arme légère du sarcasme, nous lisons les lignes suivantes que nous reproduisons ici comme un curieux symptôme de la situation actuelle des esprits :

« Il y a un second moyen — moins pratique mais radical — de nous débarrasser des lisières et des pièges romains... Si nous savions prendre une détermination virile, nous pourrions nous passer de la loi elle-même.

« Tous les libéraux, tous les indifférents en matière religieuse, tous les protestants enfin devraient se faire... protestants.

« Moi qui ne suis d'aucune religion et qui les trouve toutes mauvaises au fond et dans la forme, si je vous donne ce conseil, c'est parce que tout autre moyen, en dehors du premier, est irréalisable.

« Par la révolution, on ne sait jamais où on va.

« Une résolution virile frapperait à coup sûr le catholicisme romain. Le protestantisme le plus pur est celui qui se rapproche le plus du libre examen. C'est celui qui laisse le plus l'homme devant sa propre conscience.

« Le protestantisme n'a pas le confessionnal.

« Le protestantisme ne considère pas le célibat et la paresse comme plus sacrés que le mariage et le travail.

« Le prêtre protestant se marie.

« Le culte protestant n'est pas autoritaire; le prêtre protestant prêche sur tout la morale; s'il s'égare, vous pouvez discuter avec lui: il vous écoutera et vous donnera ses raisons. Le protestantisme n'est pas infallible. C'est une des moins mauvaises religions qui existent.

« Deux millions de Belges catholiques romains pourraient abjurer. Toutes les grandes villes, en peu de temps, échapperaient à Rome.

« Or, c'est dans les grandes villes que se trouve l'argent; c'est dans les grandes villes que les splendeurs de l'Église s'étalent avec le plus d'ostentation.

« Pensez à ce que deviendrait Bruxelles pour les prêtres, si toutes les familles libérales se décidaient à revenir à la véritable religion évangélique... Du jour au lendemain, les églises catholiques seraient désertes, car le peuple n'a pas de temps à perdre en prières. Du jour au lendemain, c'en serait fait de la puissance cléricale dans les centres intellectuels du pays...

« Il est impossible de sauter tous ensemble du gouffre clérical sur la montagne lumineuse du libre examen, en dehors de tout dogme.

« Pour avoir voulu passer du bonapartisme à la Commune, Paris a failli disparaître.

« Le « char du Progrès » ne va pas par bonds énormes ; il marche lentement, comme tout char qui se respecte : quand on le pousse trop vivement, il rétrograde. La grande révolution de 1793 n'a pas empêché le parti conservateur de se reformer : le voilà presque aussi puissant qu'il y a un siècle !

« Nous avons donc dû reculer.

« Le protestantisme est le lien entre le catholicisme extravagant et despotique et l'émancipation complète de la pensée humaine.

« Devenir protestant, c'est rester religieux, c'est ne rien abandonner de ses croyances — excepté les absurdités vraiment trop... absurdes. C'est déjà rendre hommage à la raison, puisque l'examen des écritures est autorisé... Et c'est échapper à la pieuvre romaine.

« Voilà mon second moyen : il est bon temporairement. Je le recommande sérieusement.

« Vous me direz : — On pourrait se faire vieux catholique, faire un schisme, n'être ni protestant, ni ultramontain.

« Non, cela ne prendra pas, *parce que c'est du nouveau*, et qu'en religion, on a peur du nouveau. Le protestantisme, au contraire, est établi ; il a des millions d'adhérents, il est respecté, il est une force : on peut s'appuyer sur lui sans crainte qu'il ne casse.

Réfléchissez — et vous verrez que ceux qui ont eu cette idée ne sont pas encore trop sots. » (La Chronique, 1^{er} juin 1875.)

La plupart des auteurs français libéraux ont vanté l'esprit gaulois qui a affranchi la France des superstitions romaines, bien plus complètement, prétendent-ils, que la Réforme « avec ses doctrines étroites, sèches, anti-artistiques, et anti-humanitaires ». Ils exaltent Rabelais qui a été le Luther de la France au xvi^e siècle. M. Albrespy attaque vigoureusement cette manière de voir qui, d'après lui, a fait tant de mal à son pays. Il montre que Rabelais est le type de ces gens qui se moquent des

abus, mais qui les rendent éternels, parce qu'ils manquent du courage nécessaire pour s'en affranchir. Rabelais méprisait le papisme et il est mort en confessant la foi de l'Église romaine et à la tête de sa cure. Il écrit un livre obscène, anti-religieux, et il reste en très bons termes avec la cour de Rome et les évêques de France. Il n'a pas la franchise et le courage de se séparer du culte dont il se moque, et il donne ainsi l'exemple de ces transactions de conscience qui fortifient l'ultramontanisme et abaissent les caractères. « L'auteur de l'*Ile Sonnante* dit la messe à Meudon, et Voltaire, malade, certain de sa guérison, mande par exploit son curé et se donne la comédie de communier devant notaire et témoins. Avec des hommes comme d'Aubigné, Duplessis, Mornay et Marnix de Sainte-Aldegonde, on peut fonder des institutions durables, car elles s'appuient sur les mœurs et sur une foi pure et libre. — L'élévation morale des croyances sérieuses, éclairées, grandit les peuples; l'esprit léger et sans pudeur, même le plus brillant, les corrompt et les ruine. »

M. Albrespy prouve que c'est dans leurs croyances que les Hollandais ont puisé, au xvii^e siècle, cette énergie, cause de leur grandeur, et il cite à ce propos ces belles paroles que Mirabeau leur adressa : « Qui pourrait oublier que vous êtes le plus ancien des peuples libres, que vous ne cessâtes jamais de l'être; que vous avez purifié, fortifié, couvert de villes une terre dont les éléments n'étaient qu'ébauchés; que vous admîtes, les premiers, il y a plus de deux siècles, cette auguste tolérance, sans laquelle, il n'est de fraternité ni entre les membres d'une même famille ni entre les divers États; que vous tendîtes une main secourable aux malheureux Vaudois; que vous avez plus d'une fois rétabli la liberté des mers, donné la paix à l'Europe, arbitré les rois; que nulle nation moderne ne joignit avant vous la liberté et la richesse; qu'enfin placés par la Providence sur un sol sujet aux inondations, vous y êtes froidement restés comme dans un poste d'honneur, pour y développer toutes les ressources de l'intelligence et du courage? » Le livre de M. Albrespy, présenté récemment à l'Institut de France par M. de Rémusat, peu de jours avant sa mort, est plein d'enseignements et d'une lecture attachante. Il nous intéresse au même titre que la France.

ÉMILE DE LAVELEYE.
